

Été 1965. Fictions du Hobo de Simon Harel
Ombres d'hommes de Jim Tully

David Laporte

Numéro 262, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte, D. (2017). Compte rendu de [*Été 1965. Fictions du Hobo* de Simon Harel / *Ombres d'hommes* de Jim Tully]. *Spirale*, (262), 62–64.

Hobos, yeggs et guenilleux : regards croisés sur la vagabondie littéraire

Par David Laporte

ÉTÉ 1965. FICTIONS DU HOBO

de Simon Harel

Éditions Nota bene, 2017, 286 p.

OMBRES D'HOMMES

de Jim Tully

Lux Éditeur, 2017, 290 p.



Les *hobos* font partie du folklore américain au même titre que les cow-boys bien que, contrairement aux légendaires vachers de la prairie solitaire, ils jouissent d'un statut plus ambigu dans l'imaginaire collectif. Main-d'œuvre itinérante, travailleurs taillables et corvéables à merci, toujours disposés à lever les voiles vers d'autres horizons, ces resquilleurs de wagons de fret sont apparus

au milieu du XIX^e siècle en même temps que s'étendaient vers l'Ouest les progrès du chemin de fer. Pour cette raison, certains observateurs, tel Nels Anderson dans *Le Hobo, sociologie du sans-abri* (1923; réédité en 2011), en parlent comme de pionniers de la «seconde frontière». Plusieurs auteurs, romanciers comme sociologues, ont toutefois nuancé cette conception aussi héroïque que statique du *hobo*.

Aujourd'hui, cet emblème de l'errance continentale est certes encore synonyme de liberté, de témérité et d'anticonformisme, mais il est aussi synonyme de misère ordinaire et d'opprobre social. Quelque chose dans l'air du temps semble l'encourager à refaire surface, puisque l'an passé paraissaient *Au fil du rail : l'Amérique des hobos*, la traduction de la belle étude de terrain réalisée par Ted Conover au début des années 1980, ainsi que la version française de *Beggars of Life* de Jim Tully aux éditions du Sonneur. Au printemps dernier, c'était au tour de *Shadows of Men*, du même Tully, d'être réédité chez Lux Éditeur sous le titre *Ombres*

d'hommes, alors que sortait, quelques semaines auparavant, *Été 1965. Fictions du Hobo* de Simon Harel, un essai consacré à la fortune du *hobo* dans la littérature américaine et québécoise.

« Nous représentions toutes les tares de l'espèce humaine » : les portraits de l'ombre de Jim Tully

Avec Jack London et le Britannique William H. Davies, Jim Tully est l'un des premiers auteurs reconnus pour avoir capté et mis en mots l'essence de la vie de *hobo*. Fort de son expérience de *road kid*, qui s'est étendue sur plusieurs années, il a tiré de ses aventures à travers le continent plusieurs récits, désormais classiques, de la littérature vagabonde. Or, dans *Ombres d'hommes*, le trimardeur en question a très peu conservé de la noble hardiesse que chantait London en son temps. La faune qui gravite dans l'univers de la route et des rails est plutôt associée à une frange marginale et dangereuse de la population : errance et déviance y forment sans contredit un couple fatalement inséparable.

Le récit-cadre de Tully est d'ailleurs campé dans la prison où séjourne le narrateur après avoir écopé de quelque 120 jours de détention pour délit de vagabondage, un crime à l'époque répréhensible aux yeux de la loi de nombreux états. Voilà une occasion de nous convier à une plongée dans cet abîme de ténèbres où se côtoient des créatures cauchemardesques, autant de curiosités pathologiques qui retiennent l'attention de l'écrivain. Ce ne sont pas des hommes, mais tout au plus des ombres d'hommes : Dippy, le pyromane; Hypo Sleigh, le bonimenteur héroïnomanie; Nitro Dugan, le cambrioleur itinérant et plusieurs autres encore feront chacun l'objet d'un court chapitre retraçant les raisons qui font qu'une vie s'est brisée à un moment décisif.

Au cours de ces pages, le *hobo* se confond avec le *yegg*, ce bandit de grand chemin qui prend les divers visages de la criminalité, du simple voleur de poules au plus impénitent des assassins. Les *yeggs* ont une mauvaise réputation, qu'ils contribuent à entretenir. Exclus d'une société dont ils ne veulent, la plupart du temps, rien savoir, ils subissent le fruit de la paranoïa populaire entretenue à l'égard de toutes les formes de déviance sociale. Lisons, à ce propos, le sort réservé à quelques malheureux vagabonds tombés entre les mains d'une bande de locaux furieux, raconté en ouverture du premier chapitre : «*De part et d'autre, les figures grimaçantes, tachées de tabac, des culs-terreux de tous âges. Les longs fouets claquaient sur les peaux nues. Les vagabonds gémissaient, titubaient. Nous, les méprisés, les honnis, nous courions comme si cela faisait partie de notre boulot.*»

La loi de la route est celle de la jungle, une jungle folle soumise à une espèce de darwinisme noir qui fait du plus dégénéré des hommes le plus susceptible de s'en sortir. Parmi la communauté de pouilleux, de monte-en-l'air et d'enfants de putain qui longent les rails à la recherche de nourriture ou d'un peu de répit, une seule et même règle dicte tous les agissements : «*La loi de la route et celle de la vie : sauver sa peau.*» Au premier manquement à ce principe élémentaire, la justice de la jungle s'occupe de vous. En fait foi le récit de One Lung Riley, un guenilleux errant converti en flic du rail irascible et sanguinaire qui sera froidement assassiné par les parias de la route, avant d'être balancé comme un bout de chiffon sale dans les sombres remous du Mississippi.

La route décrite par Jim Tully, verneur de la langue à l'appui, révèle un monde dur, violent et impitoyable, dans lequel se croisent d'affreux spécimens humains qui devaient fort probablement préparer l'écrivain à être l'acclamé précurseur du roman noir qu'il deviendra plus tard. Tous ont été trompés par un destin piégé, comme ce pauvre bougre de Bright Eyes, devenu Blink à la suite d'un accident dans une imprimerie juste avant de s'envoyer une balle dans la tête au milieu d'une chambre de motel crasseuse et anonyme. Voilà où finit le *hobo* chez Tully, voilà où le conduit ce que William H. Davies,

dans *Carnets d'un hobo. D'Amérique en Angleterre au temps de la Grande Dépression* (1993), nommait la «*malédiction de la bougeotte*».

La vision éminemment sombre que Tully porte sur la vagabondie, Simon Harel la fera en partie sienne, puisque le dénominateur commun du *hobo*, nonobstant son pouvoir d'émerveillement, reste selon lui la dépossession.

En 1965, tout était *hobo* : les errances essayistiques de Simon Harel

En l'an de grâce 1965 qui coiffe l'intitulé de son ouvrage, Simon Harel a huit ans. Il rêve de distance et de grands départs en contemplant l'embrouillamini de rails plantés dans l'arrière-cour de la demeure familiale. C'est là le premier contact de l'essayiste avec ce fantasme du *hobo*, cette pulsion vagabonde qui se manifeste à lui sous forme d'un appel et qui le sensibilise aux mystères de l'ailleurs. Mais alors que l'école de Tully a été celle, très concrète, des cahots et de la poussière des ballasts, Harel prend plutôt le chemin des études et de la recherche universitaire. C'est pourquoi d'ailleurs il se contente, comme il le dit si bien, des aventures des autres, auxquelles il puise les représentations du *hobo* qui font l'objet d'*Été 1965. Fictions du Hobo*.

Composé d'une majorité de textes parus par le passé, remaniés et agrémentés, cela dit, de quelques intermèdes autobiographiques, son ouvrage aborde la figure du *hobo* dans sa double dimension euphorique

Dans *Ombres d'hommes*, le trimardeur en question a très peu conservé de la noble hardiesse que chantait London en son temps.

JIM TULLY



OMBRES D'HOMMES

Roman

LUX

et dysphorique : «*La figure du hobo, dans sa singularité, écrit Harel, ne peut que me paraître fascinante, parce qu'empreinte de fantasme, parce que rêvée tant et plus par les écrivains depuis un siècle. Parce que le romantisme de la vie quotidienne qu'arrache la vision du sans-abri revient dès lors qu'il s'agit de parler du hobo.*» Romantisme et misérabilisme instaurent en effet les limites entre lesquelles oscillent les représentations fantasmatiques du hobo que s'attache à décrire l'essayiste.

Sorti en cette même année 1965 où Harel s'abandonne en pensée à ses déambulations ferroviaires, lesquelles ne sont d'ailleurs pas dénuées de romantisme, *Journal d'un hobo* permet d'illustrer le premier pôle. L'œuvre de Jean-Jules Richard, un auteur qui a connu les 56 métiers et 56 misères de la vie de boullingue, traite

du processus d'«*enhardissement*» derrière les tribulations d'un bardache - un hermaphrodite - de la Nouvelle-Écosse à l'Ouest canadien. Sur fond d'androgynie mythique, le voyage sert alors une traversée des frontières, à la fois spatiales, sexuelles et identitaires, des plus libératrices.

Le cas de William H. Davies est bien différent, puisqu'il montre les conséquences tragiques qu'il y a à brûler le dur. Comme beaucoup de ses semblables, Davies a fini par payer cher le prix des nombreux billets de train impayés; lors d'une course particulièrement mouvementée, il laisse sur les rails un pied tranché net par l'acier hurlant d'un convoi. D'autres, encore moins chanceux peut-être, minés par l'alcool, les drogues et les conditions de vie difficiles, abandonneront à cette vie toute la vigueur de leur jeunesse et leurs

espoirs d'enfin trouver un *home* où s'établir. Car il ne faut pas s'y tromper, précise Harel, «*tout se passe comme si le hobo exprimait, dans sa quête répétée d'errances, la volonté de trouver un lieu de réconfort, un lieu qui serait autre chose qu'une plateforme*».

Compléteront ces lectures des œuvres aussi disparates que *La nuit* de Jacques Ferron, présence curieuse dans le contexte, même considérée sous l'angle de la déambulation urbaine; puis *The Literary Rebel* de Kingsley Widmer; et *La route* de Cormac McCarthy, dont l'analyse fait ressortir la version postapocalyptique de cette loi de la jungle ayant cours chez Tully, qui est peut-être le grand absent du recueil.

Malgré ce que laisse entendre Harel à plusieurs reprises, et en dépit de la prophétie de Kerouac quant au «*vanishing American hobo*», la destinée du hobo en terre d'Amérique, au-delà de son fantasme qui, lui, persiste à travers la fiction, se perpétue bien après la fin des années 1960. Le précité Ted Conover; Douglas Harper, dans *Les vagabonds du Nord-Ouest américain* (1998); et William T. Vollmann, dans *Le grand partout* (2008), pour ne nommer qu'eux, ont tous porté témoignage de sa survivance contemporaine. Mais voilà, les marginaux, les vrais, le sont aussi par cette attitude de la majorité qui consiste à oublier, voire à nier, leur présence.

Quoi qu'il en soit, la matière d'*Été 1965* reste passionnante, bien que la forme autobiographique de l'essai témoigne d'une liberté à la fois tonique et contrariante. Harel pratique en effet une sorte de pensée buissonnière, une écriture tout en louvoiements où la digression est littéralement érigée en mode opératoire. Il n'est qu'à lire ces passages sur la banlieue ou sur le développement multiculturel de Saint-Léonard pour se convaincre que le témoignage personnel ne sert pas toujours l'unité du recueil. On peut aimer, on peut s'y perdre, on peut aimer s'y perdre : il s'agit, dans tous les cas, d'un essai atypique sur un sujet à l'avenant. ■